



ACTE II, SCÈNE XX

ALBERTA I^{RE}.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

DE M. N. FOURNIER.



REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE.
EN 6 AVRIL 1844.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES	ACTEURS
LE PRINCE FRÉDÉRIC-AUGUSTE.....	M. JULIEN-DESCHAMPS.	UN AUTRE CONSEILLER. ..	M. BORDIER.
LE COMTE DE WISTERTOFF.	M. NORA.	LA DOUBAÏRIÈRE WILHELMINE DE ROTTENBERG-GOTTORP.....	M ^{ME} USARNAZ.
LE BAR. DE ROSENCRANTZ.	M. KLEIN.	ALBERTA, sa nièce.....	M ^{ME} ROSE CHÉRI.
PÉTRUS.....	M. RÉBARD.		
UN CONSEILLER.....	M. ALEXANDRE.		

La scène se passe en Bavière, au premier acte, chez la douairière.

ACTE PREMIER.

L'intérieur d'une chaumière; au fond, la campagne; porte au fond, portes latérales

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, *sortant de la chambre à droite et allant regarder au fond.*

Il fait déjà grand jour... Pétrus devrait être ici !... personne n'est encore levé dans cette chaumière... ma respectable cousine s'est endormie hier en relisant ses almanachs

généalogiques... son sommeil doit être bien profond... Quant à sa nièce, la petite Alberta, nne enfant qui ne songe qu'à ses fleurs et à sa volière... et perdre des instants si précieux ! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ! Ah ! c'est qu'au moment d'agir, le cœur bat, la tête brûle... ô Dieu ! moi le fils d'un exilé, recueillir un pareil héritage ! Quel bonheur que j'aie quitté cette terre d'Amérique où

j'étais allé servir sous le drapeau français !... A mon retour, pressé de revoir mon pays, je traversais l'Allemagne en toute hâte... j'apprends que le major Daunitz est à Darmstadt, lui, cet ancien ami de mon père !... Quelle fut sa joie en me revoyant ! il me pressait dans ses bras... C'est le ciel, me dit-il, mon enfant, c'est le ciel qui vous ramène !... et dans quel moment ! voyez cette dépêche... vous allez régner. — Régner ! — Il m'apprend alors la mort de mon grand-oncle, le grand-duc de Saxe-Meiningen, celle d'un neveu qui l'avait précédée... Vos droits sont certains, ajoute-t-il, en votre absence on pourrait les méconnaître, mais paraissez pour confondre vos ennemis ; moi, je pars à la hâte pour la résidence afin de vous préparer les voies ; vous, pendant ce temps prenez par la route de la Bavière... J'ai suivi toutes ses instructions... voyageant seul, bien armé, sous le simple nom de Frédéric, car c'est surtout le mystère qui importe ! et maintenant me voici tout prêt.

AIR :

De mon père je me rappelle
Les touchants et derniers avis :
A notre nom, dit-il, soyez fidèle ;
Que les devoirs qu'il impose, ô mon fils !
En tout temps soient remplis.
Ah ! qu'aujourd'hui, mon père, soit béni
Cette entreprise où j'ai mis mon espoir !
Le bonheur de notre patrie
N'est-il pas mon premier devoir !

Mais ce Pétrus auquel il m'adresse... un mécontent qu'en attendant mieux il a installé ici comme intendant de ses domaines, un de ces hommes déliés, remuants, comme il nous en faut bien pour réussir... Je n'ai pu le voir hier qu'un instant, quand je suis arrivé à Blenthall, et la prudence... mais Dieu soit lué, le voici...

SCÈNE II.

FREDÉRIC, PÉTRUS, *entrant doucement par le fond.*

PÉTRUS. Ah ! prince, votre altesse...

FREDÉRIC. Chut ! pas encore !... prenez garde que la vieille dame et sa nièce...

PÉTRUS. Oh ! je connais leurs habitudes, moi, leur voisin par circonstance !... Mais comment se fait-il que je vous trouve ici ? vous m'aviez d'abord donné rendez-vous à l'auberge.

FREDÉRIC. Oui, j'y mourais d'impatience ; mais qu'ai-je appris ? ici sur cette colline écartée se trouve le petit ermitage de Rosen-Grün, comme on l'appelle, où demeure une vieille parente à moi, avec sa gen-

tille petite nièce, la fille de mon digne oncle Albert, qui a été élevée près de moi, en France... Pour tromper les heures, je suis venu les voir, et mes pauvres cousines m'ont donné l'hospitalité sans se douter de mes projets.

PÉTRUS. Vos projets !... d'après la lettre de crémence que vous m'avez remise, le major Daunitz les approuve.

FREDÉRIC. C'est lui qui me les a inspirés, et vous devez compléter les renseignements qui me sont nécessaires.

PÉTRUS. Vous savez quels motifs ont fait autrefois exiler votre père.

FREDÉRIC. Avec celui de ma cousine Alberta... on redoutait l'influence de leurs idées généreuses...

PÉTRUS. Comme aujourd'hui certains courtisans redoutent les vôtres, monseigneur ; aussi a-t-on pris le prétexte de votre service en pays étranger. Décidément on invoque la loi savonne pour vous repousser, pour vous exclure...

FREDÉRIC. Me traiter en ennemi ! Eh ! ne voient-ils pas qu'ils servent par là les desseins de Bessé-Cassel, qui à mon défaut ferait valoir ses prétentions ? Les imprudents !... Et les meneurs de cette intrigue ?

PÉTRUS. D'abord le comte de Mistertoff...

FREDÉRIC. Ah ! oui, ce ministre de la guerre...

PÉTRUS. Qui n'a jamais servi.

FREDÉRIC. Arrivé à ce poste éminent en faisant tous les soirs la partie d'échecs du grand-duc.

PÉTRUS. Les échecs sont l'image de la guerre. Et puis, le baron de Rosencrantz qui a de grandes prétentions à la diplomatie.

FREDÉRIC. Et qui maintenant est ministre de la police.

PÉTRUS. La diplomatie, la police, tout ça se tient... Oh ! celui-là...

FREDÉRIC. Vous le connaissez ?

PÉTRUS. J'étais intendant sous ses ordres ; mais son ingratitude m'a délié de mes serments... Oser me traiter d'intrigant parce que, comme tout le monde, je me préoccupais des affaires de mon pays, et d'ambitieux parce que, pour prix de mes services, je demandais qu'il me procurât à la cour une charge de majordome !

FREDÉRIC. Il vous a refusé ?

PÉTRUS. C'est alors que je suis venu trouver le major Daunitz, son ennemi politique... un camp vous est fermé, l'autre vous est ouvert... c'est dans l'ordre.

FREDÉRIC. Le major m'a garanti votre dévouement.

PÉTRUS. Oh ! quant à cela !... vous avez mes serments, car votre altesse réussira, j'en fais mon affaire.

FRÉDÉRIC. Il s'agit donc de franchir la frontière sur le point le moins surveillé par les postes et les lignes de douanes...

PÉTRUS. Au petit ruisseau d'Hezendorf... il doit y avoir sur le revers de cette colline un sentier connu des contrebandiers et qui descend de ce côté-là... il faut que je l'explore d'avance... Ah diable ! et ces lettres du major, cette dépêche qui vous avertira de l'instant favorable, et qu'il doit m'adresser à moi pour plus de précautions... il faut que je sois chez moi pour la recevoir... je cours au plus pressé... quant au sentier, on pourra vous l'indiquer ici...

FRÉDÉRIC. Ah ! que je sois enfin libre d'agir ! Mes partisans et mes ennemis me verront paraître à l'improviste. Un coup du ciel pour les uns, un coup de foudre pour les autres ! Mais le secret est le point capital... si on seul mot donnait l'éveil !

PÉTRUS. Fixez-vous à mes serments, comme je me fie aux bontés de votre altesse.

Valas de M. Plaret.

PÉTRUS.

Mon dévouement, je puis vous le promettre.
Ne faiblira devant aucun danger,
Et si pour vous j'ose me compromettre,
C'est au succès de m'en dédommager.

FRÉDÉRIC.

Ne craignez rien, je saurai reconnaître
Un dévouement qui brava le danger.
Quand vous osez pour moi vous compromettre,
Puisse-je un jour vous en dédommager.

Il sort

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, puis ALBERTA.

FRÉDÉRIC. Tous ces délais... tous ces ménagements me tuent. Oh ! que j'aimerais bien mieux une attaque vive, une lutte ouverte au grand jour ! Rosencrantz, Mistoroff, chéris ambitieux, rois hunteux sous le nom d'un prince trop faible, vous espérez avant lui prolonger encore votre règne, mais vous avez compté sans moi, sans votre maître... Oh ! quand donc me verront-ils ?.. Vingt fois déjà j'ai combiné mon plan...

Il réfléchit.

ALBERTA, en robe blanche et en chapeau de paille ; elle entre sur la pointe du pied, et va écouter à la porte de droite. Écoutez s'il est éveillé... J'ai préparé moi-même mon déjeuner, et dès qu'il sera levé... Je n'entends pas de bruit... pauvre cousin ! il avait l'air si fatigué de son voyage... il faut le laisser dormir... je reviendrai tout à l'heure.

Au moment où elle va se retirer avec la même précaution, Frédéric se trouve devant elle.

FRÉDÉRIC. Ah ! je vous y prends, petite cousine !

ALBERTA, reculant et poussant un cri. Ah ! mon Dieu, que c'est donc mal de faire des surprises comme cela... j'en suis toute tremblante, tenez.

FRÉDÉRIC. Ah ! vous avez cru être plus matinale que moi... vous ne vous rappelez donc pas nos grandes querelles d'autrefois ?

ALBERTA. Oh ! si fait, quand nous étions en France ; je me rappelle tout... c'est étonnant, n'est-ce pas ?... depuis le temps !... Le matin à six heures, toujours le premier dans le jardin, et monsieur se cachait comme tout à l'heure... c'était à la ferme que nous nous retrouvions... Vous souvenez-vous de la petite Charlotte... qui nous réservait toujours de si bonne crème ?... et votre gouverneur, vieil ami de votre père, qui avait voulu le suivre en exil, et qui courait toujours après vous, malgré sa goutte... je le vois encore, quand il vous faisait ses grands yeux...

FRÉDÉRIC. Toujours grondant !...

ALBERTA. C'est égal, il vous aimait bien... et le soir, ces belles lectures qu'il nous faisait... ces récits d'aventures héroïques !... oh ! d'abord, dès qu'il était question de batailles, il ne fallait plus vous regarder... Monsieur mettait un poing sur la hanche, et l'autre sur le pommeau de son épée... car vous aviez déjà une épée... plus grande que vous... et vous menaciez de tout pourfendre... moi, j'avais peur... alors vous me disiez : Enfant, c'est pour te protéger !... Et ça me rassurait. Ensuite venaient les histoires de voyages... là c'est différent... ces adieux, ces séparations ! il me semblait toujours que c'était vous qui partiez, et je pleurais... alors, méchant, vous vous mettiez à rire en me disant : Ah ! ma petite Alberta, que tu es folle ! Folle ! pas trop... quelques mois après, nous étions séparés aussi, et mon père revenait trouver ma tante déjà veuve de ce grand seigneur qui l'avait ruinée ; le ciel devait nous rapprocher, mon cousin, car, vous le savez, nous étions promis de vivre toujours l'un près de l'autre ; nous nous retrouvons enfin, mais seuls, orphelins... mon pauvre père avant de mourir a écrit à son frère une lettre... mais je ne pouvais plus la lui remettre, à lui...

FRÉDÉRIC. Une lettre adressée à mon père et par le vôtre...

ALBERTA, lui remettant la lettre. La voici. Ah ! ne la lisez pas devant moi, je vous en prie ; plus tard, vous aurez le temps... nous ne nous quitterons pas si vite. Ah ! tenez, chassons les idées tristes. Hier, quand notre porte s'est ouverte, et que je vous ai vu... j'ai senti là une émotion comme si tous mes souvenirs entraient en foule avec vous... car ils sont devant moi, vivants !...

AIR : de *Mlle Clarine Desgarrins*.

La jeunesse est, dit-on, l'âge de l'espérance :
Elle marche, les yeux fixés sur l'avenir ;
L'âge mur, au présent se plait de préférence,
Et la vieillesse enfin ne vit qu'en souvenir.
Je me souviens toujours !... et déjà ma carrière
Serait à son déclin si j'en croyais mon cœur.
Mes beaux jours, mes plaisirs, je les cherche en arrière
Et c'est dans le passé que je vois mon bonheur.

FRÉDÉRIC. Chère Alberta !

ALBERTA. Et pour commencer par les souvenirs de la ferme, je vais vous servir, comme Charlotte, un petit déjeuner de ma façon.

FRÉDÉRIC. Quoi ! vous prendriez la peine...

ALBERTA, *en rangeant le couvert*. La grande peine ! vous voilà comme ma tante, qui me plait toujours... pauvre tante ! elle regrette le temps où elle brillait !... car il paraît qu'elle a beaucoup brillé à la cour de Hesse-Cassel... il y a dix-huit ans, quand je n'étais pas née... du vivant de son mari, le chambellan... de cette époque-là tout est superbe, à l'entendre... elle mêle tout, la politique, les alliances princières, les couronnements, les galas... à présent, quoiqu'elle n'en convienne pas, elle souffre beaucoup d'être pauvre... moi, je n'y pense pas... j'y suis habituée... quand on a été proscrit de si bonne heure...

FRÉDÉRIC, *voulant l'empêcher de porter la table*. Encore une fois, ma petite cousine, je ne peux pas souffrir.

ALBERTA. Eh bien, aidez-moi. *(Ils apportent la table servie sur le devant de la scène.)* Dieu ! que les hommes sont gauches ! ôtez donc cette épée qui vous gêne.

FRÉDÉRIC, *vivement*. Oh ! non pas...

ALBERTA. Toujours le même... voyons, asseyez-vous là...

FRÉDÉRIC. Et vous ?

ALBERTA. Moi ?.. à côté de vous... je vous servirai.

Ils s'asseyent à table.

FRÉDÉRIC, *à part*. Ça fait, puisqu'il faut attendre et prendre des forces...

ALBERTA. Que je suis donc contente que vous soyez venu nous voir, et comme c'est aimable d'avoir pensé à nous !

FRÉDÉRIC. N'était-ce pas tout naturel ?

ALBERTA. Oui, deux exilés se réunissent auprès de leur pays... Eh mais, quelle idée !... ah ! mon cousin, voilà ce qu'il vous faut... dans les environs, sur le revers de la colline, la plus jolie maisonnette, en descendant à mi-côte, par un petit sentier.

FRÉDÉRIC, *attentif*. Un sentier ?... celui qui conduisait au ruisseau d'Hérendorf ?

ALBERTA. Justement...

FRÉDÉRIC, *montrant la gauche*. C'est par ici ?

* Alberta, Frédéric.

ALBERTA. Oui, à gauche en sortant... la maison est vacante et bien isolée...

FRÉDÉRIC. Mais les postes... les lignes de douanes.

ALBERTA. Oh ! ils sont bien loin de là...

FRÉDÉRIC. Ah ! très-bien.

ALBERTA. Prevez-la donc, mon cousin, ce serait charmant. Songez... nous serions voisins, si près de notre pays !... et nous nous verrions presque tous les jours...

FRÉDÉRIC. Oh ! certainement... Ce plaisir...

ALBERTA. Je vous vois déjà installé... vous me direz : Il faut qu'un homme s'occupe : oh ! les occupations ne vous manqueront pas... la lecture, la promenade, la pêche... vous avez un étang... un jardin comme le nôtre, des fruits comme ceux-ci, une petite tourelle en belvédère, et un beau colombier seigneurial. Quelle joie ! nous irions vous aider à en prendre soin.

FRÉDÉRIC. Comment donc !... une jolie petite pastorale !

ALBERTA. Et puis, vous nous raconterez vos voyages, vos campagnes...

FRÉDÉRIC. Comme mon vieux gouverneur ? *(A part)*. Elle est charmante !

WILHELMINE, *en dehors*. Alberta !

ALBERTA, *se levant*. Ah, ma tante ! déjà ! quel dommage ! nous causions si bien !

SCÈNE IV.

WILHELMINE, *entrant à gauche* ; ALBERTA, FRÉDÉRIC.

WILHELMINE. Eh bien, ma chère, où avez-vous donc serré mon almanach de Gotha, celui de 1750 ? *(Apercevant Frédéric, elle fait une grande révérence.)* Ah ! mon Dieu, que vois-je ? une table servie avec cette fragilité !... Ah ! ma chère, vous donnerez à notre jeune parent une bien pauvre idée de l'hospitalité allemande...

FRÉDÉRIC. En vérité, madame, ce déjeuner m'a paru excellent, et je n'en aurais pas voulu d'autre.

ALBERTA, *à part*. Ça se trouve à merveille.

Elle reporte la table avec Frédéric.

WILHELMINE. Eh bien, à la bonne heure ! vous rendrez témoignage de ce que vous avez vu. Voilà où nous réduit l'indifférence des cours ! vous pourrez dire que la douairière Wilhelmine de Kaltenneberg-Derschardt, veuve du chambellan, comte de Rottemberg-Gortorp, et sa petite-nièce, mademoiselle Alberta d'Offenberg, vous ont servi chez elles du lait et des œufs frais.

FRÉDÉRIC. En vérité, cette situation...

WILHELMINE. J'en fais gloire, monsieur !

c'est une suite des manières grandes et généreuses de feu mon époux, beau cavalier, vrai gentilhomme, beau joueur surtout... il a mangé mon douaire, c'est vrai, mais il l'a mangé noblement ! le seigneur l'or dans toute l'Europe !... Ingrate Europe ! tu ne l'as pas rendu à sa veuve ! Je vous autorise, jeune homme, à publier le fait quand vous poursuivrez votre voyage.

ALBERTA, *revenant en scène*. Non, ma tante, non, il ne s'en va pas.

WILHELMINE. Plait-il ?

ALBERTA. J'ai arrangé cela... n'est-ce pas, mon cousin ? vous nous restez... Oh ! d'abord, j'ai votre promesse... Contez donc à ma tante nos petits projets... (*Bas.*) Elle vous parlera peut-être politique... mais vous n'y ferez pas attention... (*Haut.*) Moi, je vous laisse, je vous laisse à regret... car j'ai beaucoup à faire... les soins du ménage, quand on est presque seule... (*A part.*) Et puis, je vais lui cueillir un beau bouquet de mes roses favorites... comme dans le bon temps. (*Haut.*) Au revoir mon, cousin.

FREDÉRIC. Bonjour, cousine. Elle sort.

SCÈNE V.

WILHELMINE, FREDÉRIC.

WILHELMINE. Cette petite fille ne tient pas de moi... elle manquera toujours de dignité.

FREDÉRIC, *qui l'a suivie des yeux*. Charmante enfant ! combien je déplore cette condition si peu conforme à sa naissance ! et si j'osais, pour elle, et pour vous-même, madame, vous faire mes offres de service...

WILHELMINE. Vous ! plait-il ? pardon, vous avez dit des offres... à moi, la comtesse de Rottenberg-Gottorp !... des offres !... de la part de monsieur Frédéric ?

FREDÉRIC. Je voudrais avoir un meilleur titre... Cependant, entre parents, ma chère tante...

WILHELMINE. Votre tante ?... permettez : cousine, arrière-cousine, à la bonne heure ; notre généalogie est plus ancienne que la vôtre... Nous vous prîmes... Qu'une partie de vos aïeux ait trôné dans la Saxe moderne, je le veux bien, mais nous, nous avons du Witikind dans les veines...

FREDÉRIC. Je m'en rapporte à vous, ma noble cousine...

WILHELMINE. Maintenant pour répondre à votre obligeance, mon cher cousin, je vous offre à mon tour une puissante recommandation, celle des souvenirs que j'ai laissés à la cour de Hesse-Cassel. Et si vous dirigez vos pas de ce côté-là...

FREDÉRIC, *à part*. Décidément, elle veut se débarrasser de moi.

WILHELMINE. Je crois, entre nous, que le jeune prince veut réparer les torts de sa famille... Un voyageur qui passait par ici, il y a quelques jours, m'a fait pressentir une visite de son altesse...

FREDÉRIC. Est-il possible ?

WILHELMINE. Quel honneur !

FREDÉRIC, *à part*. Le prince de Hesse-Cassel ! ici, de ce côté de la frontière ! lui ! mon compétiteur !... Ah ! je n'ai pas de temps à perdre.

WILHELMINE. Que dites-vous ?

FREDÉRIC. Je vous remercie, ma chère parente, et pour vous dire adieu, je n'attends plus qu'une lettre.

SCÈNE VI.

WILHELMINE, PÉTRUS, FREDÉRIC.

PÉTRUS, *entrant vivement, sans voir Wilhelmine*. Prince ! la dépêche pour votre altesse !

WILHELMINE. Votre altesse !

PÉTRUS. Oh ! la douairière

FREDÉRIC, *prenant la dépêche*. Maladroit !

WILHELMINE. Ah mon Dieu ! qu'est-ce qu'il dit ?

FREDÉRIC, *en ouvrant la dépêche*. La vérité. Eh bien, oui, madame, puisque le hasard vous l'apprend, c'est au souverain qui reute dans ses états.

WILHELMINE. Comment se fait-il ?... Mais en effet, votre grand-oncle... Moi, qui ai tant de science politique... j'avais oublié... mais, confinée ici... dans la retraite.

FREDÉRIC, *à part*. Et dans ses almanachs.

WILHELMINE. Grand-duc de Saxe ! vous ! Ah ! mon neveu, mon cher neveu !... c'est-à-dire qu'à présent nous pouvons traiter d'égal !

FREDÉRIC, *après avoir lu*. Comtesse Wilhelmine, je vous remercie de votre hospitalité. (*A Pétrus.*) Pétrus, le moment est venu... des chevaux à l'instant, au bas de la colline.

WILHELMINE. Allez vite, Pétrus, pour le service du grand-duc mon neveu.

PÉTRUS, *à Frédéric*. Pourvu que la route soit libre, et que vos ennemis ne se doutent pas...

FREDÉRIC. Avez-vous peur ?

PÉTRUS. Non certes... j'ai foi au succès... sans cela...

FREDÉRIC. Allez, et venez me retrouver ici... Allez ! (*Pétrus sort.*) Et vous, madame, songez que j'ai encore besoin du secret le plus absolu...

WILHELMINE. Prince, la discrétion est chez nous une vertu de race.

* Wilhelmine, Frédéric, Pétrus.

SCÈNE VII.

WILHELMINE, ALBERTA, FRÉDÉRIC.

ALBERTA, *tenant un bouquet*. Me voilà ! tenez, mon cousin, le trouvez-vous joli ? je me suis souvenue des couleurs que vous préférez... seulement ces roses-là sont moins brillantes que celles de France... mais elles ont plus de parfum... Aïe, je me suis un peu piqué le doigt...

FRÉDÉRIC. Quoi !

ALBERTA. Oh ! ce ne sera rien.

WILHELMINE, *bas, à Alberta*. Chut donc ! quelle familiarité !

ALBERTA. Pourquoi pas ?... avec mon cousin... n'est-ce pas, Frédéric, que c'est tout naturel ?

FRÉDÉRIC, *avec préoccupation*. Oui, oui, chère Alberta, mais pardon. (*A Wilhelmine.*) Je voudrais écrire quelques mots. (*A part.*) Cette adresse, ce projet de proclamation...

WILHELMINE. Bien, mon neveu, mon noble neveu ; là, à côté, tout ce qu'il vous faut, tenez...

Passant du côté de la porte à droite.

FRÉDÉRIC. Fort bien, fort bien...

ALBERTA. Que de cérémonie !... laissez-le donc, ma tante.

SCÈNE VIII.

ALBERTA, WILHELMINE.

WILHELMINE. Dieu ! que vous avez peu de réserve, ma pauvre Alberta ! parler ainsi à un...

ALBERTA. Plait-il ?

WILHELMINE. A un jeune homme dont l'avenir... Oh ! comme vous rougiriez de votre étourderie si vous saviez...

ALBERTA. Quoi donc ?

WILHELMINE. Rien... car il faut justement que vous ignoriez...

ALBERTA. Alors, il y a donc quelque chose ?

WILHELMINE. Mais non, mais non... Oh ! ces jeunes filles sont curieuses... Il n'y a pas de secret qui tienne... Allons, allons, je m'en vais pour ne rien dire... c'est plus sûr... ça m'étoufferait... Je vais à ma toilette ; au moins, là, toute seule, je pourrai parler sans me compromettre... Restez, restez. (*A part, en sortant.*) Grand-duc !*Elle sort à gauche.*

SCÈNE IX.

ALBERTA, *seule*.

Qu'est-ce qu'elle veut dire ? des reproches ?

qu'est-ce qu'il se passe-t-il donc ici ?... qu'est-ce que j'ai dit de mal ? qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai beau chercher, je ne trouve rien.

Aïe !

C'est que je dois à mon cousin,
Ce n'est pas du respect, je pense,
C'est une douce confiance,
C'est du dévouement, c'est enfin
Une affection bien constante,
Dont rien ne saurait approcher...
Et sous ce rapport-là, ma tante,
On n'a rien à me reprocher.

Et mon cousin, distrahit, préoccupé ! Je suis sûre que c'est ma tante, avec sa politique... Un jeune homme !... ça a si peu de patience ! il devrait penser que je suis là... dorénavant, je ne le quitterai plus. (*Voyant le bouquet que Frédéric a laissé sur la table, au fond à droite.*) Ah ! mon bouquet ! il ne l'a seulement pas pris... c'était bien la peine !...

Elle effeuille le bouquet avec dépit.

SCÈNE X.

LE BARON, ALBERTA.

LE BARON, *à part, en entrant*. Si mes informations sont exactes, voilà bien l'ermite de Rosen-Grün... c'est ici que la vieille comtesse doit demeurer... quand j'y pense... une habitation si modeste !... (*Voyant Alberta*) Une jeune fille !... si c'était !... mon instinct diplomatique m'aurait bien servi... (*Haut.*) Mademoiselle...

ALBERTA. Un étranger !

LE BARON. Rassurez-vous... je suis un voyageur, un ami de la nature... J'herborisais dans la campagne... j'ai gravi, sans y songer, la rampe de cette colline, un peu... escarpée ; et je vous demande la permission de me reposer un instant... (*A part.*) Ce début est assez adroit.

ALBERTA. Souffrez, monsieur, que j'aie le prévenir...

LE BARON. Oh ! ne dérangez personne, je vous en prie... laissez-moi plutôt bénir le ciel qui dans ce paradis des roses, comme le nom même l'indique, a placé sur mon passage la plus suave et la plus brillante.

ALBERTA. Oh ! quel compliment !

LE BARON, *à part*. Diable ! le parfum de cour se trahit... prenons garde...ALBERTA. Asseyez-vous, monsieur... (*Le Baron refuse.*) Puisque vous dites que vous êtes fatigué...LE BARON. C'est juste... en vous voyant, je l'oubliais... (*Il s'assied, et à part.*) Dire que ce serait elle !ALBERTA, *à part*. Qu'a-t-il donc à me regarder ?

* Alberta, le Baron.

LE BARON, *à part*. C'est ici, baron de Rosencrantz, qu'il faut déployer préalablement toute ton habileté!... (*Haut.*) Vous demeurez seule ici, mademoiselle?

ALBERTA. Oui, monsieur... seule... avec ma tante.

LE BARON, *à part*. C'est bien cela... Tâchons de m'éclairer d'avance sur son caractère, son humeur... (*Se levant et la regardant.*) Air ingénu... mais ces petites filles!... il ne faut pas toujours se fier...

ALBERTA. Vous dites, monsieur?...

LE BARON. Je dis, mademoiselle, que cette retraite doit vous paraître assez ennuyeuse.

ALBERTA. Au contraire, monsieur, je m'y plais beaucoup.

LE BARON. Au fait, elle me paraît charmante... il me semble pourtant que vos occupations, nécessairement un peu monotones...

ALBERTA. Au contraire, monsieur, elles sont très-variées.

LE BARON. Au fait, elles peuvent être très-variées.

ALBERTA. D'abord, des ouvrages à l'aiguille, et puis les soins du jardinage... car j'élève les plus beaux rosiers, ces fameux rosiers de Rosen-Grün... vous avez dû les remarquer en entrant...

LE BARON. Moi?...

ALBERTA. Puisque vous êtes botaniste.

LE BARON. C'est juste... j'étais né pour la vie champêtre!... (*A part.*) Si je n'étais pas ministre de la police!

ALBERTA. Ensuite il y a bien autre chose! toute ma petite famille à surveiller!

LE BARON. Comment? votre famille?

ALBERTA. Mes oiseaux... J'en ai de toutes les espèces... ils ont chacun leur caractère... j'étudie cela... c'est toute une république... LE BARON. Ou un royaume... c'est très-difficile à gouverner.

ALBERTA. Oh! ne m'en parlez pas.

LE BARON. Nous nous entendons... mais madame votre tante...

ALBERTA. Ma tante relit tous les matins ses chroniques allemandes, et son blason... elle me parle politique, généalogie...

LE BARON. Et vous?

ALBERTA. Moi, je n'écoute pas... cela m'intéresse si peu!

LE BARON, *à part*. C'est une perte... voilà ce que nous pouvions désirer de mieux... c'est l'âge d'or dans toute sa pureté... applaudis-toi, Rosencrantz, tu es un heureux diplomate! (*Haut.*) Mademoiselle, je retourne à Blenthall, où j'ai quitté mon escorte... c'est-à-dire mes gens...

ALBERTA. Mon Dieu, monsieur, si vous vouliez attendre un peu, je pourrais vous of-

Le Baron, Alberta.

frir à déjeuner... c'est vrai... mon cousin n'a rien laissé.

LE BARON. Votre cousin! quel cousin?...

ALBERTA. Eh bien, mon cousin Frédéric, qui est venu hier au soir.

LE BARON. Frédéric?

ALBERTA. Frédéric-Auguste.

LE BARON. Allons donc! le jeune Frédéric? celui dont le père fut exilé?... celui qui a pris du service dans l'armée française?... il est bien loin d'ici.

ALBERTA. Mais non.

LE BARON. Comment! est-ce qu'il n'est plus en Amérique?

ALBERTA. Puisqu'il est ici.

LE BARON. Il est ici!... Ah mon Dieu! quelle découverte! quel danger inattendu!... Comment! je venais voir l'une, et c'est l'autre, celui que nous avons proscrit... Que faire, mon Dieu!... que devenir?... Si au moins mon collègue était là, le ministre de la guerre...

ALBERTA. Eh mais, monsieur, vous avez l'air tout agité... c'est étrange comme tout le monde est préoccupé aujourd'hui!... pourtant un botaniste...

LE BARON. Ce n'est rien. (*A part.*) Contenons-nous. (*Haut.*) Ainsi votre cousin, le jeune Frédéric, est là?...

ALBERTA, montrant la chambre à droite. A côté.

LE BARON. Ah!... à côté... et il s'occupe tranquillement comme vous?...

ALBERTA, mystérieusement. Oh! non... il a quelque projet en tête, c'est sûr... et pourtant que peut-il désirer auprès de nous, qui l'aimons tant... de nous, sa seule famille?... voilà ce qui m'inquiète...

LE BARON, *à part*. Et moi, donc!

ALBERTA, ouvrant la porte à gauche. Il écrit toujours... mais à qui?...

LE BARON, *à part*. Nul doute, il a des projets... O Dieu! s'il nous échappait!... Mais comment l'empêcher?... je n'ai là personne...

SCÈNE XI.

LE BARON, PÉTRUS, ALBERTA.

PÉTRUS, *à part*. Qu'ai-je vu tout à l'heure à Blenthall?... un piquet de hussards, et des gens de la suite du baron?... serions-nous découverts?... (*Apercevant le Baron.*) O ciel! le baron lui-même!...

LE BARON. Ah!... Pétrus!... mon ancien secrétaire...

ALBERTA. Tiens! notre voisin Pétrus!...

PÉTRUS, allant vers le Baron, sur un signe de celui-ci. *A part*. Oh! la mine est éventée... nous sommes perdus!...

LE BARON. C'est le ciel qui me l'envoie!...
(*Bas.*) Pétrus!... vous fûtes toujours un si-
lèle serviteur.

PÉTRUS. Vous aviez mes serments.

LE BARON, *bas*. Quelques démêlés nous
ont séparés... Écoutez : vous pouvez en ce
moment me donner... donner à l'état une
grande preuve de dévouement... Apprenez
que le prince Frédéric est ici.

PÉTRUS. Ah ! le prince?...

LE BARON. Là... dans cette chambre... Il
s'agirait d'un coup hardi!... la récompense
ne se ferait pas attendre... celle que vous
avez désirée si longtemps... Il faut, dès que
le prince aura franchi la frontière...

PÉTRUS. Quoi donc?

LE BARON. L'arrêter.

PÉTRUS. Hein?... l'arrêter!...

LE BARON, voyant Alberta s'approcher.
Chut!

ALBERTA. Bonjour, monsieur Pétrus!...
comment se porte Marguerite, votre vieille
gouvernante?

PÉTRUS, *troublé*. Très-bien, très-bien...
toujours malade.

ALBERTA, *étonnée*. Ah!... dites-moi ;
les deux plants de tulipes que je vous ai
donnés viennent-ils bien dans votre jardin?

PÉTRUS, *de même*. Très-bien... très-
bien... ils sont morts.

ALBERTA. Par exemple!... encore un!...
Vous ne savez pas... mon cousin est ici...
vous allez le voir...

LE BARON, à Pétrus. Vite, à Blenthall...
venez...

PÉTRUS, au Baron. Quoi! décidément,
la cause du prince...

LE BARON. Perdue!... entièrement per-
due!...

PÉTRUS. Alors... je dois vous obéir.

LE BARON, à part. Ce que c'est que d'a-
voir de la tête... (*À Alberta.*) Je vous quitte,
mademoiselle...

ALBERTA. Vous n'attendez pas mon cou-
sin?...

LE BARON. Non. (*À part.*) Je ne me sou-
cie pas de me trouver face à face avec lui...
(*Haut.*) J'aurai peut-être l'honneur de vous
revoir... dans une circonstance qui... alors,
vous apprécierez une démarche que... rap-
pelez-vous que j'ai été le premier à vous pré-
senter mes respects.

PÉTRUS. Et moi le second.

Us sortent.

SCÈNE XII.

ALBERTA, puis FRÉDÉRIC.

ALBERTA. Quel trouble!... je n'y com-
prends rien...

FRÉDÉRIC, *entrant*. Maintenant, me voilà
prêt; Pétrus peut venir. Ah! chère Alberta,
je vous cherchais pour vous dire mes adieux.

ALBERTA. Vos adieux!... déjà!... seriez-
vous mécontent de notre accueil?... Mon
Dieu! j'ai fait ce que j'ai pu.

FRÉDÉRIC. Ah! chère cousine... ne croyez
pas...

ALBERTA. Ah! c'est mal... vous m'aviez
presque promis...

FRÉDÉRIC. Oh! promis!... Franchement,
ma pauvre enfant... avez-vous pu penser qu'à
mon âge, avec le nom que je porte, je me
résignerais à végéter, là, au milieu des champs,
en toute innocence de cœur?

ALBERTA. Comment?

FRÉDÉRIC. En conscience, puis-je m'ar-
rêter longtemps à des enfantillages, charnats,
sans doute, mais qui ne conviennent plus à
un homme?

ALBERTA. Des enfantillages!

FRÉDÉRIC. Oui; à votre âge vous ne savez
pas encore faire la différence entre un homme
actif, vaillant, généreux, et ces êtres oisifs,
sans cœur et sans idées, qui naissent, vivent
et meurent comme vos plantes, attachés à la
même place... Plus tard, quand il vous fau-
dra choisir un mari, vous comprendrez, ma
chère petite cousine, qu'il est des devoirs sa-
crés auxquels on ne peut pas faillir, sous
peine de se manquer à soi-même.

ALBERTA. C'est possible, mon cousin; je
n'ai pas encore fait toutes ces réflexions-là...
et parce que je désirais vous retenir dans no-
tre voisinage, je ne croyais pas avoir mérité
une leçon...

FRÉDÉRIC. Pardon, chère Alberta; c'est
que mille idées nouvelles... ou plutôt une
seule... une idée fixe... quand on est engagé
dans une entreprise importante...

ALBERTA. Une entreprise!...

FRÉDÉRIC. Que je ne puis vous confier...

ALBERTA. Vous qui me disiez tout autre-
fois... Ah! sans doute, je n'ai pas encore as-
sez de jugement ni d'expérience... alors,
c'est donc une sorte d'instinct qui m'avertit?
À l'espèce d'agitation que j'ai remarquée ici,
à quelques mots que j'ai cru saisir, au ton
si froid, si sérieux que vous prenez avec moi,
il me semble... que vous courez quelque
danger; et c'est là ce qui m'effraye.

FRÉDÉRIC. Des dangers!...

ALBERTA. Oui... Tenez, j'ignore ce que
vous allez faire, mais si vous vouliez être pru-
dent, réfléchir un peu...

FRÉDÉRIC. Il y a des moments où réflé-
chir c'est être lâche.

ALBERTA. Allons, je dis prudence, il ré-
pond lâcheté... nous ne nous entendons plus

du tout... c'est que tout à l'heure on inconnu est venu ici.

FREDERIC. Un inconnu!... où est-il?...

ALBERTA. Il est sorti avec monsieur Pétrus.

FREDERIC. Avec Pétrus, un ami dévoué!... Ah! que ne le disiez-vous plus tôt!... et moi qui l'attendais... il est sans doute à Hérendorf!... Rassurez-vous, Alberta; vos alarmes étaient fausses... Merci cependant de l'intérêt qu'elles témoignent... Je ne sais encore, chère cousine, quel avenir m'est réservé; en tous cas, soyez sûre de mon inaltérable affection.

ALBERTA. Ah!

FREDERIC. Pour vous, je le prévois, vos goûts modestes, vos habitudes, vous retiendront dans cet ermitage... Pauvre enfant, vous n'avez été élevée ni pour le faste des cours ni pour le fracas du monde...

ALBERTA. Cela doit être vrai, puisque vous le dites.

FREDERIC.

AIR :

Ainsi qu'une humble violette,
Restez à l'ombre de vos bois;
Votre vie est calme et discrète,
La nôtre cède à d'autres lois.
Que sur nous le sort se déchaîne,
Ses coups n'iront pas vous chercher;
La foudre qui brise le chêne
S'éloignera sans vous toucher.

Mais soyez tranquille; de loin comme de près je veux m'occuper de votre bonheur.

ALBERTA. De loin?... merci, mon cousin.

FREDERIC. Plus tard enfin, dans quelques années, on pourra vous choisir un brillant parti.

ALBERTA. C'est trop de bonté... je crains... pardon... je crains que vous ne vous y connaissiez pas.

FREDERIC. Oh!... nous verrons... Mais le temps presse... adieu.

ALBERTA. Que le ciel vous conduise, mon cousin.

FREDERIC. Et si nous ne devons plus nous revoir...

ALBERTA. Que dites-vous?

FREDERIC. Pensez toujours que vous avez un ami... qui, de son côté, ne vous oubliera jamais... Allons, ma petite cousine, un baiser de frère comme autrefois.

Il l'embrasse sur le front.

ALBERTA, très-émue. Ah!...

FREDERIC, avec effort. Partons.

Il sort.

SCÈNE XIII.

ALBERTA, seule.

Si nous ne devons plus nous revoir!... Quel langage! il m'offre sa protection... ses bienfaits... et dans l'avenir, un bonheur... dont je n'ai que faire. L'avenir!... il me semble que j'en avais rêvé un autre!... Hélas! je me figurais que nos deux existences devaient s'écouler ensemble. J'étais si contente ce matin encore!... Quand je lui contais mes occupations, mes plaisirs, il avait l'air d'y prendre tant d'intérêt!... Et pas du tout! cet intérêt il ne l'éprouvait pas... il s'amusait tout bas de ma simplicité, de mon enfantillage!... Oh! c'est mal, c'est bien mal... Et cette lettre de mon père! il ne l'a donc pas lue? Ah! que je suis honteuse de la lui avoir remise!... Pourquoi est-il venu ici? Hier encore je pensais à lui bien doucement, sans chagrin... A présent que vais-je faire de mes journées? Comme cette demeure va me paraître vide!... Oh! je veux la quitter, aller bien loin... en France... chercher des souvenirs... Oh! non! plus rien du passé, plus rien de lui... Ah! je ne veux plus me le figurer tel qu'il était autrefois, bon, aimable et sincère. Le Frédéric d'ailleurs, je ne le connais plus, il n'existe plus, c'est celui-là que je pleure... car je ne peux pas m'en empêcher.

SCÈNE XIV.

WILHELMINE, ALBERTA.

WILHELMINE, en grande parure. Me voilà toute prête! Alberta!

ALBERTA. Ma tante!

WILHELMINE. Comment me trouvez-vous? C'est un faible débris de mon ancienne garde-robe... Quand on a l'honneur de compter une attesse dans sa famille.

ALBERTA. Une attesse!

WILHELMINE. Ah! mon Dieu! c'était un secret!

ALBERTA. Qui? Frédéric? mon cousin?

WILHELMINE. Eh oui!... Depuis que nous sommes retirés ici, les événements... ont marché... la Saxe... le trône vacant...

ALBERTA. O ciel!

WILHELMINE. Vous n'en direz rien, je me fie à vous... la discrétion est chez nous une vertu de race...

ALBERTA. Ah! tout-à-l'heure... ce qu'il me disait... je comprends maintenant... c'était en prince qu'il me parlait! et moi qui voulais le retenir!... folle que j'étais!

WILHELMINE. Eh bien, où donc est-il ?

ALBERTA. Mon cousin ?

WILHELMINE. Mon altesse le grand duc.

ALBERTA. Il est parti.

WILHELMINE. Partili... sans m'embrasser !... Eh ! mais ce bruit ! (*Allant au fond.*) Quelle est cette foule ? que veulent ces étrangers ? Ah ! ma nièce, si je ne me trompe, c'est lui, c'est le prince qui vient réparer son oubli.

ALBERTA. Lui ! non, ma tante, il n'est pas là, je l'aurais bien vu tout de suite. Eh mon Dieu !... jamais tant de monde n'est entré ici !

SCÈNE XV.

ALBERTA, WILHELMINE, LE BARON, PETRUS, QUELQUES GENTILSHOMMES, PAYSANS, VALETS *au fond.*

Chœur du Domino noir.

Au fond d'un obscur village,
Dans cet asile écarté,
Nous venons tous rendre hommage
Aux vertus, à la beauté.

WILHELMINE. Qu'est-ce dont ?

LE BARON, à *Wilhelmine*. Rassurez-vous madame la comtesse ; il s'agit d'une des plus hautes affaires de l'État... par l'État, j'entends la Saxe...

WILHELMINE. Ah ! monsieur, vous venez rendre hommage au grand-duc Frédéric.

LE BARON. Frédéric ! il s'agit bien d'autre chose...

WILHELMINE. Mais pourtant.

LE BARON. Vous savez trop bien, mesdames, que le prince Frédéric, ayant accepté du service en pays étranger, est déchu, aux termes de nos lois, de toutes ses prétentions à la couronne.

WILHELMINE. Est-il possible ?

ALBERTA. Quoi ? mon cousin !...

LE BARON. Les États ont pris à ce sujet une décision à laquelle j'ose dire que j'ai puissamment contribué.

ALBERTA. Vous, monsieur. (*À part.*) Moi qui le croyais un honnête homme !... (*Haut.*) Mais c'est affreux cela, et une telle conduite...

LE BARON. Suspendez votre jugement, chère tante Alberta. (*Solennellement.*) Moi, baron de Rosenkrantz, au nom de ces mêmes États dont je suis ici le représentant, je viens vous annoncer que la Saxe attend sa souveraine.

WILHELMINE et ALBERTA. Une souveraine !

LE BARON. Pour lui rendre les hommages qui lui sont dus.

WILHELMINE. Veuillez vous expliquer.

LE BARON. Une seconde décision, à laquelle je me flatte aussi d'avoir puissamment

contribué, a corrigé une erreur de notre loi fondamentale, en appelant au trône une personne que son sexe semblait devoir en écarter ; et cette personne, si digne à tous égards d'une exception éclatante, c'est la princesse Eléonore Alberta.

ALBERTA. Moi !

WILHELMINE. Ma nièce !

LE BARON. Elle-même... destinée à prouver combien la loi réformée était injuste, puisqu'une femme, entourée de ministres habiles... je suis celui de la police, ne peut que relever la majesté du trône.

PETRUS. Vive la grande duchesse !

TOUS. Vive la grande duchesse !

ALBERTA, *passant devant sa tante*. Mais non, monsieur Pétrus, taisez-vous donc ; cela n'est pas possible... et c'est bien peu généreux à vous de plaisanter ainsi.

PETRUS. Plaisanter ! qui oserait ?

ALBERTA. Moi ! grande duchesse ; non, non ; on me le disait encore tout à l'heure, je ne suis faite ni pour la cour, ni pour le monde...

LE BARON. Charmante modestie ! mais elle aveugle votre altesse. Un simple entretien m'a suffi pour l'apprécier.

ALBERTA. Non, laissez-moi... je ne veux pas... je ne veux pas...

WILHELMINE. Ma nièce !

LE BARON. Qu'entends-je ?

PETRUS et WILHELMINE. Refuser !

ALBERTA. Oui, ma tante ; oui, messieurs ; cette couronne ne convenait qu'à mon cousin, et si vous vouliez la lui rendre...

LE BARON. Y songez-vous ? les États...

ALBERTA. Mon Dieu ! avec une troisième décision... à laquelle vous contribuerez... puissamment...

LE BARON. Eh bien, s'il faut vous le dire, des mesures irrévocables ont été prises... convaincu d'intelligences secrètes avec les factieux, le prince vient d'être arrêté.

ALBERTA et WILHELMINE. Arrêté !...

ALBERTA, *passant vers Pétrus*. Arrêté !... lui !... Est-il bien vrai, monsieur Pétrus ?...

PETRUS, à *Alberta*. J'ai voulu l'avertir...

ALBERTA. Et vous n'avez pas pu le sauver ?... vous, son ami dévoué...

PETRUS. D'ailleurs, tout dévoué à votre altesse.

LE BARON. On l'a conduit au château de Blutzen, où on l'a laissé sous bonne garde.

ALBERTA, à *part*. Ah mon Dieu ! mon pauvre cousin !

LE BARON. Et il doit y rester, tant que le salut de l'État l'exigera... Vous voyez bien que maintenant votre altesse ne peut plus hésiter. Eh bien ?...

ALBERTA, *avec effort*. Eh bien... messieurs... puisqu'il est question du salut de

l'Etat, puisque ce sacrifice est nécessaire... j'accepte.

TOUS. Vive la grande duchesse!

Alberta revient vers sa tante comme effrayée du bruit.

WILHELMINE. La grande duchesse, ma nièce!

LE BARON. Et dès à présent, devant ici l'auguste cérémonie, nous prêtons serment de fidélité à son altesse Alberta I^{re}, grande duchesse de Saxe-Meiningen.

PÉTRUS. Recevez nos serments!

ALBERTA, à Wilhelmine. Ah mon Dieu!... comment vais-je faire?...

WILHELMINE, à Alberta. Pauvre enfant! heureusement, je suis là. Je ne te quitte plus. LE BARON. Maintenant, je dois prendre les ordres de votre altesse pour le départ.

ALBERTA. Comment?... déjà!

LE BARON. Une minute de retard dans les circonstances...

WILHELMINE. Eh bien, bâtons-nous.

LE BARON. Mon carrosse est là, tout près... si votre altesse daigne y monter... nous trouverons à Blutzen les équipages de la cour, et tout l'appareil nécessaire.

ALBERTA. A Blutzen! où est ce château fort... partons.

CHOEUR.

Quel bonheur!

Témoignons-tout notre ivresse!

Quel bonheur!

Quel honneur!

La voilà princesse!

ALBERTA.

Adieu donc, notre pauvre chambrière!

WILHELMINE.

Habiter la demeure princière!

Ah! quel bonheur!

ALBERTA.

Quelle douleur l'éprouve au fond du cœur!

WILHELMINE.

Je brille enfin!

ALBERTA.

Pauvre cousin!

Quel sera son destin.

Pardon, un moment encore. Ah! ma tante, dites, je vous en prie, qu'on ait bien soin de ma volière...

WILHELMINE. Par exemple!

ALBERTA. Oh! oui!... et de mes deux petites chèvres blanches... Ah! et de mes rosiers aussi...

WILHELMINE. C'est bien, c'est bien.

LE BARON, à part. J'avais raison; c'est une enfant.

PÉTRUS, à part. C'est bien la princesse qu'il leur faut.

Reprise du chœur; le baron offre la main à Alberta; tout le monde suit en s'inclinant.

ACTE DEUXIÈME.

Au Palais ducal de Meiningen.

Un grand salon; portes au fond, portes latérales, une fenêtre, table garnie, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, le COMTE DE MISTERTOFF, seul, est assis à la table à gauche et écrit, puis un HUISSIER.

MISTERTOFF.

« Vous prendrez d'ailleurs, colonel, toutes les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité de la résidence, et surtout... » (S'interrompant.) Qu'est-ce que j'allais oublier!... « Vous ferez doubler la garde de mon hôtel... » C'est cela.... « Vous ferez tripler la garde de mon hôtel. Le ministre de la guerre, comte de MISTERTOFF. » (Il sonne; un huissier paraît. A l'huissier, en lui remettant la dépêche.) Pas de nouveau courrier ce matin!

L'HUISSIER. Non, monseigneur.

Il sort.

MISTERTOFF, seul. La nouvelle que le baron m'a fait parvenir hier au soir ne me

laisse pas une minute de repos!... le prince Frédéric sur la frontière!... C'est donc pour cela que le major Daunitz a reparu à Meiningen depuis deux jours.... Heureusement, morblen, ils ont affaire à un de ces hommes d'action!... J'ai décidé les Etats à proclamer une grande duchesse!... Sans ce hardi coup de tête... l'interrègne commençait à devenir inquiétant!... Mais la princesse est-elle en route?... On ne peut pas vivre dans cette incertitude... (Il va à la fenêtre; on entend des acclamations en dehors; se reculant vivement.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?... Ce n'est rien... des acclamations en mon honneur... Seulement, que diable!... cette populace pourrait crier moins fort... toujours des secousses!... Autrefois le palais était si tranquille!... rien ne troublait nos parties d'échecs, quand j'étonnais feu le grand-duc par mes combinaisons... (Se rapprochant un peu de la fenêtre.) Ils

sont partis... tant mieux... je n'aime pas à voir ces masses de bourgeois... C'est qu'un homme de guerre, morbleu! doit prévoir tous les périls... (*Regardant en dehors.*) Rien encore!... ce baron de Rosencrantz!... J'ai peut-être eu tort de me fier à lui... si je n'avais écouté que mon ardeur, j'aurais volé moi-même... mais, dans une pareille crise, le premier poste d'un homme d'action, c'est le siège du gouvernement.

SCÈNE II.

MISTERTOFF, LE BARON.

LE BARON. Me voilà!

MISTERTOFF, *reculant*. Morbleu, mon cher, vous auriez bien pu entrer plus doucement! Eh bien?

LE BARON. Ah! laissez-moi respirer, monsieur le comte.

MISTERTOFF. Voyons, que s'est-il passé? Le prince, ce jeune fier-à-bras... la princesse...

LE BARON. Je vous annonce son arrivée.

MISTERTOFF, *effrayé*. L'arrivée du prince?

LE BARON. Eh non! c'est la princesse qui approche.

MISTERTOFF. Ah bon!... Et le prince?

LE BARON. Il est arrêté.

MISTERTOFF. Eh! morbleu! pourquoi ne pas le dire tout de suite? est-il bien arrêté?... c'est que s'il s'échappait, il serait capable de venir nous mettre à feu et à sang!... Ce n'est pas que je craigne... morbleu!... mais, faire des victimes!... Et si le duché nous perdait! moi, surtout...

LE BARON. Il n'y a pas de danger... il est enfermé au château de Blutzen, et bien recommandé, je vous assure.

MISTERTOFF, *respirant*. Ah!... très-bien, morbleu; très bien!... (*Riant.*) Echec au roi! Ah! ah! ah! et mat!... (*Il se frotte les mains.*) Après ça, ouvrez-moi un champ de bataille, et nous verrons!... Ah ça, et la grande duchesse?...

LE BARON. Je l'ai laissée aux portes de la ville... elle écoute la harangue du bourgmestre... moi, j'ai pris alors les devants pour me concerter avec vous, et pour préparer sa réception.

MISTERTOFF, *lui prenant la main*. Baron de Rosencrantz, vous êtes un habile diplomate.

LE BARON, *lui prenant la main*. Comte de Mistertoff, vous êtes un grand et audacieux ministre.

MISTERTOFF, *même jeu*. Dites, baron, que nous sommes dignes l'un de l'autre... À présent, qu'est-ce que nous allons faire?

LE BARON. D'abord... ainsi que nous avons été forcés d'en convenir, le salut de l'état exige que nous gardions les rênes du pouvoir.

MISTERTOFF. Bien entendu... c'est un devoir.

LE BARON. Quant à cela, rien de plus facile.

MISTERTOFF. Vous avez observé la petite princesse?

LE BARON. Une innocente campagnarde sans caractère... des propos frivoles... Tout à l'heure encore, une joie d'enfant quand les jeunes filles de la ville sont allées lui présenter les bouquets et les dragées d'usage.

MISTERTOFF. Prémices des douceurs de son règne. Très-bien, le pouvoir nous reste, c'est convenu... à présent, toujours la même difficulté... qu'est-ce que nous allons faire?

LE BARON. Voilà... D'abord, dans des moments si critiques, on ne saurait employer trop de précautions.

MISTERTOFF. À qui le dites-vous? je ferai encore augmenter la garde de mon hôtel. Quant au reste, nous sommes bien bornés... dans nos ressources militaires... ces bourgeois nous ont fait faire tant d'économies! heureusement le prince de Hesse-Cassel m'a offert un régiment... entre voisins, un régiment, ça se prête, ça se rend...

LE BARON. Prenez garde, le prince de Hesse-Cassel, qui a lui-même des prétentions...

MISTERTOFF. J'y ai bien pensé... Mais que diable voulez-vous? un homme d'action doit aviser au plus pressé...

LE BARON. Eh mais... une idée qui me vient!...

MISTERTOFF. Bah!

LE BARON. Un vrai diplomate n'est jamais pris au dépourvu... le prince de Hesse-Cassel est aimable, généreux, aimant le plaisir, et une alliance entre les deux cours ne m'effrayerait pas... Et vous?...

MISTERTOFF. Moi? est-ce que je m'effraie jamais?... (*On entend en dehors des acclamations.*) Hein? qu'est-ce que c'est que ça encore?...

LE BARON. La princesse qui arrive.

MISTERTOFF. Déjà?... préparons-nous. (*On entend le canon.*) Bon! le canon, à présent!... ils n'y pensent pas... nne femme! cela peut lui ébranler les nerfs; ce n'est pas comme nous autres militaires!...

On crie en dehors : Vive la grande duchesse!

LE BARON. Je vais la recevoir au bas des degrés... Ah! mon Dieu!... elle est déjà en haut.

SCÈNE III.

WILHELMINE, ALBERTA, *vêtue comme au premier acte, mais sans chapeau, et portant le grand-cordon*; LE BARON, MISTERTOFF, DEUX CONSEILLERS, PAGES, DAMES D'HONNEUR, CHAMRELLANS, SUITE.

CHŒUR.

Ain du Domino noir.

A son altesse
Chacun s'empresse
De rendre un honneur mérité;
Elle s'avance,
Et sa puissance
N'a d'égale que sa beauté.

ALBERTA.

Ah ! quelle splendeur
Tout à coup m'environne !
Vraiment, je m'étonne
De ma propre grandeur.

REPRISE DU CHŒUR.

ALBERTA, *regardant autour d'elle*. Ah ! ma tante... voyez donc ! le beau palais, les grands appartements, et des jardins, des jardins magnifiques !... Ah ! que je voudrais !...

WILHELMINE, *à Alberta*. Chut ! ma nièce ; prenez une contenance... on va vous baranquer.

ALBERTA. Encore !... *

MISTERTOFF, *se posant*. Heim ! heim !... madame... excusez la franchise d'un soldat incapable de farder son énergie enthousiasme ; un homme d'action n'a que son épée... mais je le jure, si le service de votre altesse l'exigeait, je finirais bien par la tirer ; et morbleu !... ah ! pardon !...

ALBERTA. C'est monsieur de Mistertoff que j'ai le plaisir d'entendre ?... un grand guerrier, je crois, célèbre par ses victoires ?...

MISTERTOFF, *à part*. Elle confond... nous avons eu un Mistertoff... (*Haut.*) La longue paix dont nous avons joui ne m'a pas souvent permis... ne m'a pas encore... ne m'a jamais permis... (*Au Baron.*) A votre tour, baron.

Il repasse à droite.

LE BARON, *montrant les deux Conseillers*. Madame, j'ai l'honneur de vous présenter deux des plus dignes présidents du conseil aulique, avec lesquels nous avons le bonheur d'être toujours d'accord... Messieurs de Muttemberg et de Grossborn. Maintenant, pour parer au plus pressé, si votre altesse voulait composer sa maison, j'aurais déjà l'honneur

* Wilhelmine, Alberta, Mistertoff, le Baron.

de lui proposer pour surintendante madame la baronne de Rosencrantz, mon épouse, dont la maturité...

ALBERTA. Certainement... nous verrons, nous apprécierons... un peu plus tard... en attendant, j'ai ma tante...

LE BARON. Plait-il ?

WILHELMINE, *faisant une révérence*. Monsieur le baron...

LE BARON, *salueant*. Madame la comtesse. (*À part.*) Qui diable se serait douté ?

MISTERTOFF, *s'avançant*. Quant à moi, madame, si j'osais vous offrir pour major-dome mon propre neveu, un jeune héros, prêt, comme son oncle, à verser tout son sang...

ALBERTA. Comment donc, monsieur le comte ! un des vôtres... je serais enchantée... seulement, je me rappelle qu'hier au soir, un de nos fidèles sujets nous a demandé cette place...

MISTERTOFF. Ah ! qui donc ?

ALBERTA. Notre voisin Pétrus, l'homme de confiance de monsieur le ministre de la police... nous n'avons pas pu le refuser.

MISTERTOFF, *à part*. Comment ! elle a déjà des créatures ?

LE BARON. Eh mais, je ne le vois pas, ce Pétrus... où est-il donc ?

ALBERTA. Oh ! ne vous inquiétez pas... je sais ; maintenant, messieurs, je suppose que tout est réglé ?

LE BARON. Pardon, madame ; si je ne craignais pas d'abuser des moments de votre altesse, une foule d'affaires en retard, une centaine de signatures à donner...

ALBERTA. Eh mais, sans doute, quand vous voudrez... seulement, la fatigue du voyage ! Ah ! mon Dieu, voyez donc comme ma tante est pâle et abattue !

WILHELMINE. Moi ?

MISTERTOFF. C'est vrai.

ALBERTA. On dirait qu'elle est prête à se trouver mal... Pauvre tante ! je ne vous quitte pas... Pardon, messieurs ; il faut bien remettre les affaires...

LE BARON. Eh bien, dans une heure... si votre altesse...

ALBERTA. Oui, dans une heure, deux heures, je serai toujours prête... Ah ! je vous en prie, faites en sorte que personne ne vienne nous troubler... Je vous salue, messieurs.

MISTERTOFF, *au Baron*. Ah ça, mais elle nous congédie...

LE BARON, *à Mistertoff*. Patience, elle n'est pas encore habituée... on la formera... je vous réponds d'elle. (*Haut.*) Madame, les appartements ducaux ont été préparés pour vous recevoir ; plus tard nous reviendrons prendre vos ordres.

REPRISE DU CHŒUR.

Pendant le chœur, les James d'honneur posent sur la table à droite des bouquets et des sacs de dragées.

SCÈNE IV.

WILHELMINE, ALBERTA.

ALBERTA, *d part.* Enfin ! ma tante seule peut me servir.

WILHELMINE. Ah ça, ma nièce, qu'est-ce que vous dites donc de ma santé ?

ALBERTA. Il fallait bien les éloigner... nne affaire très-grave.

WILHELMINE. Déjà des affaires ?

ALBERTA. Ne faut-il pas que je vous la confie, à vous d'abord, de préférence à toute autre, et n'est-ce pas mon devoir de recourir à vos conseils ?

WILHELMINE. Toujours, ma nièce, toujours... voyez déjà comme ils vous ont profité ! ce petit air de dignité... c'est mon ouvrage...

ALBERTA. Eh bien, hier au soir, quand nous nous sommes arrêtées au château de Blutzen, où l'on avait renfermé mon cousin...

WILHELMINE. Ce redoutable factieux.

ALBERTA. J'y ai laissé Pétrus, avec un ordre.

WILHELMINE. Un ordre ?

ALBERTA. Un petit ordre... pour en tirer le prisonnier.

WILHELMINE. Plaît-il ?

ALBERTA. Et pour l'amener ici, en secret, dans une voiture bien fermée, avec toutes sortes de précautions.

WILHELMINE. Ah ! malheureuse enfant ! quelle imprudence !

ALBERTA. Mais au contraire, ma tante !

WILHELMINE. Comment, au contraire !

ALBERTA. Vous ne vous souvenez donc pas des leçons de haute politique que vous me donniez tous les matins ?

WILHELMINE. Si fait !... mais...

ALBERTA. Jamais, me disiez-vous, il ne faut laisser un ennemi derrière soi.

WILHELMINE. J'ai dit cela, moi ? c'est possible ; mais très-sage, ma nièce ! eh bien ?

ALBERTA. Eh bien, si mon cousin fût resté en prison, sur la frontière, loin de notre surveillance, ses partisans n'auraient pas manqué de tenter un coup pour sa délivrance, et alors, quel danger pour moi, jugez !

WILHELMINE. C'est vrai.

ALBERTA. Tandis qu'en le retenant ici, près de nous, sous nos yeux, je suis bien plus tranquille... vous comprenez ?...

WILHELMINE. C'est juste... comme elle a

saisi mes leçons !... je ne l'aurais jamais crue... si grande politique.

ALBERTA. A présent, ma petite tante, vous allez me conseiller... vous avez tant de bonnes idées !

WILHELMINE. Voyons.

ALBERTA. Quand Pétrus l'aura amené ici, ne serait-il pas à propos de profiter de nos anciennes relations pour étudier toutes ses pensées, toutes ses intentions ?

WILHELMINE. Oui, sans doute, l'interroger.

ALBERTA. L'interroger ! c'est cela... voilà le moyen que je cherchais !... Ah ! oui, mais... qui s'en chargera ?

WILHELMINE. Qui ? moi, ma nièce.

ALBERTA. A merveille !... seulement, votre pénétration est si connue !... Je crains qu'avant vous il ne se tienne sur ses gardes...

WILHELMINE. Naturellement.

ALBERTA. Tandis qu'une personne dont il ne se défierait pas... quelqu'un de bien simple...

WILHELMINE. Eh mais, si vous l'interrogez vous-même...

ALBERTA. Moi ! quelle idée ! oh ! comme c'est bien trouvé !... Oui, ma bonne petite tante, c'est convenu... justement, on se viendra pas nous interrompre... Eh mais... (*Allant à la fenêtre.*) Une voiture qui s'arrête dans la cour du sud... c'est lui... le voilà... il s'agit maintenant de prévenir Pétrus, avec les précautions nécessaires, et de faire conduire le prisonnier dans cette salle. Mais pour une démarche si délicate, à qui me fier ?

WILHELMINE. A moi, ma nièce, toujours à moi.

ALBERTA, *l'embrassant.* Ah ! je vous aime bien, ma tante !

WILHELMINE. Chère enfant ! (*A part.*) Décidément, elle est imbue de mon esprit... il ne tiendra qu'à moi de gouverner la Saxe.

Elle sort à droite.

SCÈNE V.

ALBERTA, seule.

Je vais donc le revoir !... ici, dans ces lieux où fut notre berceau !... Hélas ! je suis seule à me rappeler le passé... ces souvenirs, sacrés pour moi, comme il les a méprisés, railés !... c'était ma vie pourtant ! C'est singulier !... je tremble à son approche. Moi qu'ils appellent leur souveraine... je croyais avoir plus de force... Je l'entends... avant de me montrer, tâchons de raffermir mon courage.

Elle sort à gauche.

SCÈNE VI.

PÉTRUS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *avec colère*. Où me conduisez-vous ? parlerez-vous enfin ? avez-vous juré de rester muet ? ne pas me répondre un mot pendant toute la route !

PÉTRUS. Pardou, les ordres que j'avais reçus...

FRÉDÉRIC. Des ordres ! et qui donc avait le droit de vous en donner, monsieur ?... tandis qu'hier encore... mais enfin, ici, du moins, j'espère que vous allez m'apprendre ce qui s'est passé, ce qui se prépare et ce que l'on veut de moi.

PÉTRUS. Monseigneur, tout ce qu'il m'est permis de vous dire, c'est que j'ai été chargé de vous amener à Meinengen, et de vous introduire dans le palais ducal.

FRÉDÉRIC. Vous ! avec mes ennemis, à leur service !... après vos serments...

PÉTRUS. Prince, je vous supplie de parler moins haut.

FRÉDÉRIC. Sortez, du moins, sortez... épargnez-moi le supplice de vous voir.

PÉTRUS. Permettez...

Alberta paraît et fait signe à Pétrus de s'éloigner.

PÉTRUS, *saluant*. J'obéis.

Il sort.

SCÈNE VII.

ALBERTA, *un peu au fond, elle a quitté son grand cordon*, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *sans voir Alberta*. Je pouvais m'attendre à une défaite ; mais trouver la trahison, la violence et un cachot... qui sait ? des juges maintenant, des bourreaux peut-être ?... Eh bien, je veux aller moi-même au devant d'eux, et leur dire... (*Il se retourne.*) Que vois-je ! Alberta ! vous ici ! ma petite cousine !... comment ils vous ont aussi entraînée...

ALBERTA. Vous voyez.

FRÉDÉRIC. Comme moi ? ah ! mais c'est affreux ! je conçois qu'ils m'aient attaqué, moi un homme, moi leur ennemi... mais s'en prendre à une jeune fille, à une enfant, qui ne peut leur porter ombrage, c'est de la cruauté pure !

ALBERTA, *regardant autour d'elle*. Prenez garde !

FRÉDÉRIC. Ah ! ce n'est plus de moi qu'il s'agit !

Air : *Connaissez-vous le grand Eugène ?*

Ma liberté, mes armes, ma puissance,
Tout en un jour me fut ravi par eux.
Mais contre vous tourner leur violence,

C'est un attentat monstrueux,
Dont ils devront un compte rigoureux ;
Oui, tout à l'heure ils vont ici m'entendre ;
Je les ferai rougir pour vous venger !
Et si mon bras ne peut plus vous défendre,
Ma voix du moins saura vous protéger,
Ma voix eucor saura vous protéger.

ALBERTA. Merci, mon cousin ; je suis touchée de votre dévouement, mais je crois que je n'ai pas besoin d'y recourir.

FRÉDÉRIC. N'êtes-vous pas, comme moi, la prisonnière de ces ambitieux ?

ALBERTA, *avec embarras*. Pas précisément.

FRÉDÉRIC. Expliquez-vous.

ALBERTA. Ah !... c'est qu'à présent, ce ne sont plus eux qui règnent.

FRÉDÉRIC. Comment ?

ALBERTA. Hier, les États ont choisi une autre personne.

FRÉDÉRIC. Une autre ?

ALBERTA. Oui, mon cousin.

FRÉDÉRIC. Et qui donc ?

ALBERTA. Moi, mon cousin.

FRÉDÉRIC. Vous !

ALBERTA. Cela vous étonne ?... oh, pas plus que moi, je vous assure... je ne voulais pas le croire d'abord, mais il a bien fallu... vous-même, vous verrez... on m'obéit...

FRÉDÉRIC, *stupéfait*. A vous ! ah ! ce n'est pas possible !... un pareil choix ! au mépris des lois ! par quelle raison ? à quel titre ?

ALBERTA. Je ne sais pas, moi... ils parlent d'intérêt public... de décision des États... ils font des lois, ils en défont...

FRÉDÉRIC. Par exemple ! voilà qui est étrange ! Comment ! hier encore... lorsqu'assise à mes côtés...

ALBERTA. Je vous servais du lait et des œufs frais... à ce moment-là je ne savais encore rien... j'en ai rien demandé... c'est venu tout seul... une heure après.

FRÉDÉRIC. Oh !... c'est à confondre ! et moi qui dans ma prison me reprochais presque la froideur, la préoccupation que je vous avais montrées.

ALBERTA. Est-il possible ?

FRÉDÉRIC. Oui ; votre image m'avait suivi ; je pensais à cet accueil si doux, à cette amitié, à ces souvenirs que des intérêts nouveaux m'avaient fait méconnaître et dont je sentais alors tout le prix...

ALBERTA, *à part*. A la bonne heure, au moins !

FRÉDÉRIC. Et vous, pendant ce temps, vous acceptiez...

ALBERTA. Mon Dieu ! la raison d'état...

vous comprenez... et même si vous vouliez réfléchir un peu... vos ennemis avaient le pouvoir... ne vaut-il pas mieux pour vous que ce soit moi qui l'exerce?... à moins qu'à présent vous ne me regardiez aussi comme une ennemie?

FREDÉRIC. Ah! c'est moins vous que j'accuse, avengle et faible jeune fille, que les deux ou trois intrigants dont vous allez être l'instrument docile... Je sais trop que par vous-même vous ne pouvez avoir ni haine ni volonté.

ALBERTA. Ni volonté! Ah! mon cousin, c'est pourtant cette volonté, c'est elle seule qui vous a fait conduire ici.

FREDÉRIC. Oui, comme prisonnier!

ALBERTA. Dans tous les cas, je ne suis pas une ennemie bien terrible... cela dépendra un peu de votre manière d'agir... Écoutez-moi; cette captivité, on pourrait la rendre moins dure, et si vous me promettiez... là... d'être d'abord bien soumis... si vous engagez votre parole...

FREDÉRIC, avec énergie. Moi! jamais?

ALBERTA. Oh si! oh si! je vous en prie...

FREDÉRIC, de même. Non, non, je le jure ici au contraire, nulle puissance humaine, et vos indignes conseillers moins que tout autre, n'obtiendront de moi le plus léger sacrifice...

ALBERTA. Prenez garde, vous allez attirer du monde!...

FREDÉRIC, avec une colère croissante. Que m'importe? Je ne crains pas de le dire tout haut.

ALBERTA. Mon cousin, de grâce!...

FREDÉRIC. Les voilà bien avertis! qu'ils m'emprisonnent, qu'ils m'enchaînent, ou si non!... malheur à eux!...

ALBERTA. Taisez-vous donc... on vient!

FREDÉRIC. Tant mieux! tant mieux! il y a des vérités qu'on aime à dire en face!

ALBERTA, à part. Mais c'est qu'il va trop loin! je ne pourrai plus le sauver!

SCÈNE VIII.

LE BARON, ALBERTA, MISTERTOFF, FREDÉRIC.

LE BARON. Quel bruit, quel bruit, madame! De grâce, excusez mon zèle. Que se passe-t-il ici?

MISTERTOFF. Oui, que se passe-t-il? et quel est ce jeune homme?

LE BARON. Que vois-je? le prince Frédéric!

MISTERTOFF, reculant. Lui!... ô ciel!... holà! holà! tout de suite... du monde!..

morbleu! tout de suite! une compagnie de gardes!..

Des officiers entrent.

FREDÉRIC. Oui, tout un régiment contre un homme sans armes! voilà de vos exploits, comte de Mistertoff.

MISTERTOFF. Prince!..

Il passe à gauche.

FREDÉRIC. Et vous, monsieur de Rosen-crantz, quelle haute diplomatie! vous n'avez pas honte de compromettre une enfant afin de régner sous son nom...

LE BARON, à part. Il nous a devinés!

MISTERTOFF, au Baron. Vous, qu'il disiez si bien enfermé à Blutzen...

LE BARON. Eh! oui, sans doute; qui donc a osé...

ALBERTA. C'est moi, messieurs.

MISTERTOFF. Vous, madame, sans notre avis?..

FREDÉRIC. Oui, pour me conseiller la résignation, la patience... mais je me dois à moi-même de protester de toutes mes forces. Cette puissance que vous vous êtes arrogée, messieurs, je la nie, je la brave, et s'il faut avouer ma pensée, je la mép...

ALBERTA. Ah!... qu'on emmène le prince!

MISTERTOFF. Oui, qu'on l'entraîne dans la prison de la ville...

ALBERTA. Non... dans celle du palais... c'est plus sûr...

LE BARON. A côté, là, près de la cour du sud.

MISTERTOFF. Oui, oui, tenez-le bien, surtout, tenez-le bien...

ALBERTA. Ah! ne lui faites pas de mal...

CHOEUR.

Il faut qu'on le punisse;

Où, c'est à la prison

De nous faire justice

De cette trahison.

FREDÉRIC.

Ah! je le sais, votre âme est bonne!...

Contre moi leurs efforts sont vains:

En les bravant, je vous pardonne!

Je ne vous hais pas, je vous plains.

REPRISE DU CHOEUR.

Il sort emmené par les gardes.

SCÈNE IX.

MISTERTOFF, ALBERTA, LE BARON.

MISTERTOFF. Quel excès d'audace!

LE BARON. Un crime de lèse-majesté! J'espère que désormais, avant d'arrêter une démarche importante, votre altesse voudra bien s'éclairer de notre prudence...

MISTERTOFF. Et s'appuyer sur notre fermeté.

ALBERTA, avec impatience. Votre prudence ! voire fermeté ! des vertus rares, messieurs, je vous en remercie, mais vous auriez pu les déployer plus à propos !

LE BARON. Comment ?

ALBERTA, de même. C'est vrai... on a ses idées... on prend à part un révolté, on lui prêche la douceur, la soumission, et quand on est tout près de le persuader...

LE BARON. Permettez... il n'avait pas l'air persuadé du tout...

ALBERTA, au Baron. Parce que vous êtes venu l'irriter... avec votre prudence.

MISTERTOFF. Il était comme un lion...

ALBERTA, à Mistertoff. Vous avez eu peur de lui... avec votre fermeté.

MISTERTOFF. Moi !

LE BARON. Votre altesse nous permettra, dans l'intérêt même de sa sûreté, de prendre un parti violent.

ALBERTA. Plait-il ?

MISTERTOFF. Oui, morbleu, un parti qui le met dans l'impuissance de réaliser ses menaces.

ALBERTA. Que voulez-vous faire ?

LE BARON. Notre devoir est tout tracé... le prince ne peut rester dans cette capitale, où ses partisans se remuent...

ALBERTA. Ah ! ils se remuent !...

MISTERTOFF. Les coquins ne se gênent pas !

LE BARON. Je vais notamment faire surveiller le major Daunitz... quant au prince...

MISTERTOFF. Il va partir sur le champ avec une bonne escorte pour la citadelle de Königstein... une forteresse à trois milles d'ici, bien solide et bien commandée. Je vais tout de suite rédiger un ordre de détention perpétuelle.

ALBERTA, d part. Ciel !

MISTERTOFF. Votre altesse n'aura plus qu'à le signer, et morbleu en route !

Il va s'asseoir devant la table à gauche.

ALBERTA, d part. Ah ! mon Dieu ! s'il part, il est perdu !...

LE BARON. C'est moi-même qui le conduirai dès que M. le comte aura rédigé l'ordre.

ALBERTA, d part. Lui !... que faire ?

LE BARON. Mais votre altesse paraît encore toute émue.

ALBERTA. Moi ?... pas du tout... voyez... je ris... Dans le premier moment un peu de trouble, un peu d'impatience, c'était bien naturel... un parent, c'est vrai, mais il s'est si mal conduit !... je m'en rapporte à vous, faites tout ce que vous voudrez, je n'y pense plus... et même à ce propos, je ne demanderais pas mieux que de me distraire, de m'égarer un peu...

LE BARON. A merveille !

ALBERTA. Est-ce que nous ne pourrions pas improviser une petite fête, un gala, un bal ?...

LE BARON. Certainement, et dès demain.

ALBERTA. Non, non, ce soir... oh !... un bal ! nn bal de cour !... quel bonheur !

Elle saute de joie.

MISTERTOFF, écrivant. Bon ! elle ne pense plus qu'à danser...

ALBERTA. C'est cela... de la musique, du bruit, de l'éclat, une toilette brillante, des fleurs... des fleurs partout !... vous les choisissez, vous qui êtes botaniste...

LE BARON. Ah ! ah ! charmant sonvenir !... mais le prince...

ALBERTA. A propos, monsieur le baron, je crains que ma tante ne s'entende pas très-bien à faire les honneurs d'une fête... vous m'aviez parlé d'abord de madame la baronne de Rosencrantz, votre épouse...

LE BARON. Quoi ! vous daigneriez...

ALBERTA. Veuillez me la présenter... Oh ! mais tout de suite, tout de suite.

LE BARON. Mais c'est qu'elle est, je crois, à Bernitz, hors des murs de la ville.

ALBERTA. Raison de plus pour ne pas perdre de temps.

LE BARON. Mais le prince...

ALBERTA. Le prince, il est sous bonne garde... et bientôt... Allez, allez.

LE BARON, d part. Elle est charmante, je savais bien qu'avec un peu d'habileté... (Haut.) Je remercie mille fois votre altesse.

Il sort.

SCÈNE X.

MISTERTOFF, ALBERTA.

ALBERTA, d part. Et d'un !

MISTERTOFF. Alors, j'y pense, le colonel Franck se chargera... Tenez, madame, voici la sentence... votre altesse n'a plus qu'à signer...

ALBERTA, prenant l'ordre. La sentence !... bien... très-bien... vous serez notre cavalier pour le premier quadrille...

MISTERTOFF. Ah ! madame, nn tel honneur... mais je ne saurais accepter...

ALBERTA. Je devine... de glorieuses blessures...

MISTERTOFF. Oh ! non... (A part.) Elle confond toujours. (Haut.) Si votre altesse veut signer...

ALBERTA. Quand me présenterez-vous aussi madame de Mistertoff ?...

MISTERTOFF. Ce soir même, madame, avec mes quatre filles...

ALBERTA. Quatre filles?

MISTERTOFF. Oui, quatre... hélas! ma renommée s'en va en quenouille... Oh! pardon, pardon... (*A part.*) Morbleu, j'oubliais qu'elle-même...

ALBERTA. Ah! vous avez des enfants... de charmants enfants, j'en suis sûre... eh bien, je veux que vous leur portiez au avant-goût des faveurs de la grande duchesse.

MISTERTOFF. Un avant-goût... qu'est-ce que c'est donc ?..

ALBERTA. *Ouvrant un sac de dragées.* Des dragées... des bonbons que l'on m'a présentés tout à l'heure... voulez-vous bien leur en offrir de ma part ?..

MISTERTOFF. Que de bontés!

ALBERTA, *roulant la sentence en cornet.* Tenez!... (*elle met des bonbons dedans*) là... là... ils sont excellents... voulez-vous y goûter...

MISTERTOFF, *prenant un bonbon.* Quel honneur!.. (*Le goûtant.*) Oh! exquis!.. et j'ose dire que jamais... Votre altesse veut-elle me permettre d'y retourner?... (*Poussant un cri.*) Ah! mon Dieu!

ALBERTA. Qu'est-ce que vous avez donc ?

MISTERTOFF, *montrant le cornet.* La sentence.

ALBERTA. Plait-il ?

MISTERTOFF. La sentence... l'arrêt... ce cornet, c'est l'arrêt du prince... roulé... J'ai pris des bonbons dans la sentence...

ALBERTA. Ah! tiens... c'est vrai! quelle étourderie!

MISTERTOFF. On pourrait peut-être en-core...

ALBERTA, *fermant et chiffonnant le cornet.* Eh bien, vous en écririez un autre... ce soir... demain, nous verrons... Quant à notre bal, pour qu'il soit bien brillant, bien magnifique, il faudra que de votre côté...

SCÈNE XI.

MISTERTOFF, WILHELMINE, ALBERTA.

WILHELMINE, *dans une grande agitation.* Ah! mon Dieu! ma nièce! monsieur le comte!...

ALBERTA. Qu'est-ce donc, ma tante? quelle agitation?

MISTERTOFF. Bon! une femme effrayée, à présent. Qu'y a-t-il?

WILHELMINE. Si vous saviez!..

MISTERTOFF. Parlez, morbleu, mais parlez donc!

WILHELMINE. Ah! ma nièce, moi qui croyais trouver le repos à la cour!... j'étais à ma toilette, lorsqu'une troupe en armes s'est

présentée du côté de la cour du Sud, devant la prison du prince...

MISTERTOFF. Ah! mon Dieu!

WILHELMINE. Eten poussant des cris...

MISTERTOFF. Des cris!... des cris pour le prince ?.. alors c'est contre moi, c'est contre nous... diable! et le baron qui n'est pas là! ils ont osé!... de quel côté, dites-vous?

WILHELMINE, *montrant la droite.* Par là. MISTERTOFF, *allant à gauche.* Je vais au-devant d'eux!... morbleu!... il faut qu'on ferme les grilles!... où est Pétrus?... Et le régiment de Hesse-Cassel qui n'arrive pas! (*Tirant sa montre.*) Dans dix minutes il sera ici... le tambour va nous l'annoncer... mais d'ici là... j'ai perdu un temps!... maudits bonbons!... (*Il les jette sur la table; on entend des rumeurs en dehors.*) Ne craignez rien, madame; ce bras est le plus ferme rempart... Aussi on me parle de bal; il est bien question de danser!... quand il faut des ordres énergiques. (*Cherchant à tirer son épée.*) Je vais, je vole... O Dieu! cette résidence antrefois si paisible... quand je jouais là, aux échecs!... à présent... des violons, des bonbons... du canon, morbleu! du canon!...

Il va pour sortir à gauche.

WILHELMINE, *montrant la droite.* C'est par là, monsieur le comte.

MISTERTOFF. Très-bien, morbleu!

Il sort à droite; nouvelles rumeurs; il reparaît, traverse le théâtre au fond et sort par la gauche.

SCÈNE XII.

WILHELMINE, ALBERTA.

Les rumeurs continuent.

ALBERTA. Vous en êtes sûre, ma tante, ils veulent le délivrer?

WILHELMINE. Je les ai vus, vous dis-je!...

ALBERTA. Et croyez-vous qu'ils y réussissent?

WILHELMINE. Ah! j'en ai bien peur.

ALBERTA. Si vous pouviez savoir...

WILHELMINE. Je cours m'informer... car enfin, voyons, sommes-nous reines ou ne le sommes-nous pas? A peine arrivées... déjà des révolutions! est-ce qu'il en sera de même tous les jours?... Je cours m'informer... restez là... j'espère vous rapporter de bonnes nouvelles...

Elle sort.

ALBERTA, *seule.* Ah! mon Dieu! sauvez-le de son imprudence!... Eh! mais on vient de ce côté... seule ici... j'ai peur... Oh! non... c'est lui!..

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, l'épée à la main, ALBERTA.

FRÉDÉRIC, à la cantonade. Que personne n'avance; restez là tous. Alberta, ne craignez rien! un moment à tout changé... les principaux points de la ville vont être occupés... je suis déjà maître du palais... les troupes obéissent au major...

ALBERTA. Est-il possible?...

FRÉDÉRIC. Chère Alberta, au milieu de ce désordre mon premier soin est de veiller sur vous, et cette puissance que mon devoir m'oblige de réclamer, je veux d'abord la faire servir à vous protéger.

ALBERTA. C'est-à-dire que vous me prenez ma place. Oh! je ne vous en veux pas, mon cousin... mais prenez garde, votre triomphe est-il bien certain? et ne craignez-vous pas la trahison?

FRÉDÉRIC. Non, vous dis-je; je suis maître... Ah! pardon... cette parole vous blesse, Alberta; mais vous le savez, une prison perpétuelle ou un trône: je n'avais pas d'autre choix... Ah! que vous importe? ne régneriez-vous pas toujours sur mon cœur?... Oui, cet avertissement, quand vous étiez maîtresse de mon sort, je l'aurais regardé comme une lâcheté peut-être; mais à présent, libre et vainqueur, je puis vous le dire, Alberta, je vous aime.

ALBERTA, à part. Ah! enfin!... et l'apprendre en ce moment...

FRÉDÉRIC. Oui, hier j'étais ingrat, injuste; je vous ai méconnue, je l'ai fait mal dans mon âme; tout entier désormais aux plus doux souvenirs...

On entend le tambour.

ALBERTA, à part. O ciel! le signal!...

FRÉDÉRIC. Ce sont mes partisans.

ALBERTA, à part. Ses ennemis! leur éclapper! il ne le peut plus!

FRÉDÉRIC. Pardon, si dans le premier moment je vous ai parlé de mon amour.

ALBERTA. Dites toujours... restez... (À part.) Ils vont venir! (Haut.) Car... vous m'aimez, vous me l'avez dit.

FRÉDÉRIC. Ah! je le jure!

ALBERTA. Quels que soient les événements, prince ou sujet, vous ne craignez pas de le répéter?...

FRÉDÉRIC. Jamais!

ALBERTA. Avant de me quitter?

FRÉDÉRIC. Sur-le-champ.

ALBERTA. A mes pieds?

FRÉDÉRIC. Oui.

ALBERTA. Ah! je veux en être sûre... Eh bien!...

FRÉDÉRIC, tombant à ses pieds. Alberta!
ALBERTA. Je vous crois.

Il lui baise la main.

FRÉDÉRIC, voulant se relever. Comment?
ALBERTA, le retenant. Restez.

SCÈNE XIV.

MISTERTOFF, LE BARON, ALBERTA,
FRÉDÉRIC, WILHELMINE, LES DEUX
CONSEILLERS, OFFICIERS, au fond.

MISTERTOFF. Victoire! le rebelle est ici!
(Voyant Frédéric se relever.) Passez donc, baron.

WILHELMINE. Qu'ai-je vu?

LE BARON. Aux pieds de la princesse!...

FRÉDÉRIC. Que signifie?

ALBERTA. Oui, messieurs, délivré par d'imprudents amis, le prince s'est bêté de les désavouer.

FRÉDÉRIC. Moi!

ALBERTA. Et il est venu me prêter serment de fidélité.

FRÉDÉRIC. Alberta!

ALBERTA. Ah! mon cousin... vous venez de le jurer à l'instant même.

FRÉDÉRIC. C'est cette surprise!...

ALBERTA, bas. Chui! vous étiez tous perdus. (Haut.) Nous accordons une amnistie générale... n'est-il pas vrai, messieurs?

FRÉDÉRIC. Une grâce!

LE BARON. Justement votre conseil est tout prêt... je l'ai rassemblé pour une circonstance bien autrement grave, et qui intéresse directement le repos, l'honneur, et j'ose dire, les sentiments de votre altesse.

WILHELMINE. Comment?

FRÉDÉRIC. Ses sentiments?

ALBERTA. Expliquez-vous.

LE BARON. Le général qui a conduit ici le corps de cavalerie de Hesse-Cassel m'a remis une dépêche diplomatique dont le contenu, quelque étrange qu'il puisse paraître, doit être communiqué sur-le-champ à votre altesse.

ALBERTA. J'écoute.

LE BARON. La dépêche est de la main du prince lui-même. « Madame, avant tout, dans les circonstances graves où se trouve le grand-duché de Saxe, je me suis empressé de mettre une partie de mes forces à la disposition de son gouvernement. Cependant la princesse Alberta n'ignore pas que, par l'exclusion du prince Frédéric, les droits de ma famille sur le trône de Saxe-Meiningen sont devenus désormais incontestables. Mais il est peut-être un

« moyen de prévenir un conflit de prétentions toujours fâcheux pour les peuples ; ce moyen, qui concilierait le repos de nos états avec mon propre bonheur, sera l'objet de négociations formelles auprès du gouvernement saxon.

» Signé : ADOLPHE ERNEST. »

ALBERTA. Que signifie ?...

LE BARON. C'est la guerre.

MISTERTOFF, *faisant un soubresaut.*
Hein ? la guerre !

LE BARON. Ou un mariage...

ALBERTA et WILHELMINE. Un mariage !

LE BARON. Et dans les circonstances actuelles, l'intérêt de l'état...

FRÉDÉRIC. Qu'entends-je ?... Ah ! je le vois... c'est du parti pris d'avance... vous ne pourrez y échapper, madame ; on vous trahira, on trahira les vœux de la Saxe... mais je ne serai pas témoin d'une parcellle iniquité... je pars...

ALBERTA. Où irez-vous ?

FRÉDÉRIC. Au bout du monde, s'il le faut... je retourne en France, en Amérique, chercher une mort glorieuse !...

ALBERTA. Frédéric !...

FRÉDÉRIC. Vous l'avez dit : je suis annuité ; je suis libre...

ALBERTA. Oh ! je vous en prie...

MISTERTOFF. Eh ! mou Dieu ! qu'on le laisse donc partir !

ALBERTA, *d Frédéric, qui va s'éloigner.*
Mon cousin !... tout à l'heure vous m'avez demandé une grâce... eh bien, j'en demande une à mon tour... Avant cette séparation éternelle, j'ai à vous entretenir de quelques intérêts... de famille. Pendant que le conseil délibérera, vous attendrez là... à côté... vous me donnez votre parole ?... c'est bien... allez. — Vous aussi, ma tante... c'est une affaire d'état.

WILHELMINE. Justement... enfin !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, *excepté FRÉDÉRIC ET WILHELMINE.*

LE BARON. Prenons séance.

Les Huissiers approchent des sièges. Alberta s'assied à droite du public sur un fauteuil auprès de la table ; le deuxième Conseiller près d'elle, puis Mistertoff, puis le premier Conseiller, et enfin le Baron à gauche du public.

MISTERTOFF. Comment poserons-nous la question ?

DEUXIÈME CONSEILLER. Oui, comment allons-nous...

PREMIER CONSEILLER. Poser la question ?
LE BARON. Je la pose ainsi. Aux termes de la constitution germanique, le prince de Hesse-Cassel...

ALBERTA, *se levant.* Ah ! j'oubliais... je vous prie seulement d'une chose, c'est que je ne veuille pas épouser le prince de Hesse-Cassel.

LE BARON. Que dites-vous, madame ?

MISTERTOFF. Alors, il n'y a plus de question... qu'est-ce que nous faisons là ?... la séance est levée...

ALBERTA. Il me semble que les États n'ont pas le droit de contraindre nos inclinations.

LE BARON. Mais alors, c'est la guerre.

Mistertoff s'agit sur sa chaise.

ALBERTA. Eh bien, la guerre, soit ! Parce que je suis femme, croyez-vous que ce mot m'effraie ? n'avons-nous plus de soldats ? et les Saxons sont-ils déchus de leur ancienne renommée ?

MISTERTOFF. Permettez... les économies que j'ai dû faire...

ALBERTA. Eh ! monsieur, le courage suppléera au nombre !

MISTERTOFF, *d part.* Est-elle belliqueuse !

ALBERTA. Ayons d'abord un bon général.

LE BARON. Tout est là.

ALBERTA. Par exemple, monsieur de Mistertoff.

MISTERTOFF. Moi !...

ALBERTA. Je suis sûre que votre cœur bat déjà à l'idée d'entrer en campagne.

MISTERTOFF. C'est vrai, morbleu, c'est vrai... mais...

ALBERTA. Mais je comprends... c'est surtout ici, auprès de notre personne, qu'un homme d'action est nécessaire.

MISTERTOFF. Voilà, voilà mon vrai poste.

ALBERTA. Quant à monsieur de Rosenkrantz...

LE BARON. C'est clair, ce n'est pas ma partie... un homme de cabinet... ma place est au conseil.

ALBERTA. Et pour les autres officiers...

LE BARON. Oh ! en pleine paix, le cadre a bien vieilli...

MISTERTOFF. Je suis le plus jeune...

ALBERTA. Alors, je ne vois personne.

LE BARON. Ni moi.

MISTERTOFF. Ni moi.

PREMIER CONSEILLER. Ni moi.

DEUXIÈME CONSEILLER. Ni moi.

ALBERTA. Comment donc faire ? quel embarras !... c'est à vous, messieurs, de vous en tirer, car c'est vous qui nous y avez mise.

MISTERTOFF. Nons !

LE BARON. Comment ?

ALBERTA. En appelant des forces étrangères au cœur de nos états.

LE BARON. C'est vrai, la plus fausse mesure !... c'est monsieur le comte de Mistertoff qui avait cru...

MISTERTOFF. Plait-il ?

PREMIER CONSEILLER. En effet, c'est monsieur le comte...

MISTERTOFF. Pas du tout !... c'est monsieur le baron qui avait peur...

DEUXIÈME CONSEILLER. C'est monsieur le baron...

LE BARON, *se levant*. Général, j'ai l'honneur de vous renvoyer cette insinuation !

MISTERTOFF, *se levant*. Monsieur le diplomate, si vous étiez un soldat !

PREMIER CONSEILLER. Messieurs !

DEUXIÈME CONSEILLER. Messieurs !

ENSEMBLE.

LE BARON. J'ai blâmé la mesure, j'ai blâmé la mesure.

MISTERTOFF. Il a approuvé la mesure !

DEUXIÈME CONSEILLER. Il a approuvé.

PREMIER CONSEILLER. Il a blâmé...

ALBERTA, *se levant, à part, en riant*. Bien très-bien ! à merveille. (*Haut, et passant au milieu.*) Un moment, messieurs ; vous n'avez pas l'air de vous entendre... et si mon cousin allait s'impatienter !... vous l'avez entendu, s'il allait partir !... (*A un Huissier.*) Qu'on le fasse rentrer. (*On enlève les sièges.*) Pardon, messieurs ; avant de continuer, on me permettra bien de donner un instant aux affaires de famille.

SCÈNE XVI.

PREMIER CONSEILLER, LE BARON, WILHELMINE, ALBERTA, FRÉDÉRIC, DEUXIÈME CONSEILLER, MISTERTOFF.

ALBERTA. Approchez, mon cousin... ces messieurs me paraissent être dans un embarras !... il s'agit toujours des menaces du prince de Hesse-Cassel.

FRÉDÉRIC. De lui ?

ALBERTA. Eh bien, si l'on vous laissait votre épée... si l'on vous chargeait de nous défendre, si enfin l'on vous envoyait combattre...

FRÉDÉRIC. Moi !

ALBERTA. Contre le prince de Hesse-Cassel.

FRÉDÉRIC. Oh ! sur-le-champ !

LE BARON. Plait-il ?

MISTERTOFF, *au deuxième Conseiller*. Lui laisser son épée ! elle appelle cela une affaire de famille !

LE BARON. Y songez-vous, madame ? confier les forces de l'état à votre propre compétiteur !

DEUXIÈME CONSEILLER. Ce serait d'une imprudence !

PREMIER CONSEILLER. C'est impossible.

ALBERTA. Vous entendez, mon cousin, on craint que vous ne me trahissiez.

FRÉDÉRIC. Moi !

ALBERTA. Mais je ne puis le croire, après les serments que vous m'avez faits tout à l'heure ; vous me juriez de vivre et de mourir pour moi.

FRÉDÉRIC. Ah ! je le jure encore !

WILHELMINE. Se peut-il ?

LE BARON. Par exemple !

ALBERTA. Alors, il y a peut-être un moyen... Aidez-moi donc un peu, messieurs... (*Ils cherchent tous.*) Vous craignez qu'il ne trahisse sa souveraine... mais vous ne craindriez pas qu'il trahisse... sa femme.

TOUS. Sa femme !

FRÉDÉRIC. Qu'entends-je !

LE BARON. Permettez, permettez... les Etats...

ALBERTA. Les Etats peuvent-ils contrarier mon choix ?.. Ce n'est pas un souverain que je me donne, c'est un mari.

LE BARON. Justement... le mari d'une reine...

ALBERTA. Oui, je sais... je l'ai lu quelque part... lorsqu'une femme règne, dit-on, c'est un homme qui gouverne... eh bien, alors, il y a un moyen bien plus simple... cette couronne à laquelle mon cousin a bien quelques droits, s'il la tenait... de vous...

LE BARON. De nous !

MISTERTOFF. Lui !

ALBERTA. Jugez de sa reconnaissance !

LE BARON. Eh bien, oui, mais alors... la décision des Etats...

ALBERTA. Leur décision ! vous avez l'habitude d'y contribuer si puissamment !

FRÉDÉRIC. Ah ! ma cousine, ce sacrifice !...

ALBERTA. Ah ! ce n'en est pas un !... faut-il vous l'avouer ?

Ain de Téniers.

Pour vous seul je me suis contrainte

A subir ici ma grandeur ;

Je l'avais reçue avec crainte,

Je vous la cède avec bonheur.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! pour moi de votre couronne

Votre front serait dépouillé !

ALBERTA.

Tout entière je vous la donne.

FRÉDÉRIC, *lui baisant la main*.

Ah ! je n'en veux que la moitié,

Daignez en garder la moitié.

WILHELMINE. Une alliance princière !

LE BARON. L'idée m'en était venue ! c'est un moyen diplomatique... c'est même le seul moyen...

ALBERTA. D'éviter la guerre.

MISTERTOFF. Bravo ! ce n'est pas que j'aie jamais craint morbleu !.. au contraire.

SCÈNE XVII.

LES MEMES, PÉTRUS.

PÉTRUS. Tout est rentré dans l'ordre. Vive la grande-duchesse !

LE BARON. Vive le grand-duc !

PÉTRUS. Le grand-duc ! ! !

MISTERTOFF. Eh ! oui, le voilà !

PÉTRUS. Oh alors... Vive le grand-duc et la grande-duchesse... ça concilie tout.

ALBERTA. Oui, messieurs, à lui la gloire, la haute politique... à moi le soin d'embellir

sa vie... qu'il songe au bonheur du peuple, je ne songerai, moi, qu'à son bonheur... Voilà, j'espère, l'avenir que j'ai préparé... n'ai-je pas bien employé mon jour de règne ?

Chœur du Domino noir.

Quel doux présage !

Ce mariage

Ramène la paix à la cour ;

La jeune reine

D'avance enchaîne

Et la politique et l'amour.

ALBERTA, au public.

Lorsque finit ma royauté d'un jour,

Voici, messieurs, la vôtre qui commence ;

Sujette, hélas ! et bien humble à mes tour,

J'implore ici votre toute-puissance.

Pour nous juger, pour disposer de nous,

Prenez mes droits qu'en tremblant je vous passe

Mais le plus beau, le plus noble de tous,

En cet instant, messieurs, souvenez-vous

Que c'est celui de faire grâce.

Usez, messieurs, du droit de grâce.

44876

FIN.